MONTVENDRE

2e Édition
Association des Amis de Montvendre
Montvendre
- 1992 -

MONTVENDRE

A tous ceux qui, au cours des siècles, ont fait cette terre et vécu sous ce ciel.

Jacques Lovie

Ecrire l'histoire d'un village, d'une commune, c'est tenter d'en faire revivre le cadre, les maisons et les champs, les hommes surtout, avec leurs coutumes, leurs travaux, leur mentalité. L'entreprise est de taille ; non seulement vingt siècles et soixante générations nous séparent, par exemple, des Romains, mais le temps a effacé une grande partie même de ce qui constituait la vie de nos grands-parents et arrières-grands-parents.

Une certaine imagination peut y suppléer ; l'idéal est d'avoir le plus grand nombre possible de témoins de ce passé, objets ou écrits. L'abondance relative qui est le fait des périodes récentes, rend plus douloureux encore les dégâts de l'oubli tout simple et l'absence irrémédiable de ce que personne n'a noté. Montvendre n'échappe pas à la règle et c'est vraiment à tâtons que nous allons nous engager à travers les siècles de son histoire. Le bon abbé Vincent nous y a précédés par sa brochure de 1875, travail bien utile mais non dépourvu de quelques défauts et insuffisances tenant aux méthodes de son temps.

Il convient tout d'abord, pour ceux qui ne connaissent pas notre pays de le présenter. Où se trouve-t-il ? A 13 km à l'est de Valence, entre Isère et Drôme, à égale distance de Romans et de Crest mais, au moins en ce qui concerne le village, à l'écart de la route reliant ces deux villes par Chabeuil. Les 1680 ha de la commune comprennent deux aspects. A l'ouest, la plaine prolonge celle du Valentinois avec seulement quelques ondulations et dos sableux. Suit une sorte de talus limitant un plateau déchiré par les rivières jusqu'à son raccord avec les montagnes du Vercors méridional. Les terres du bas sont profondes et bien arrosées ; celles des hauts sont superficielles et caillouteuses d'autant plus que les eaux y disparaissent pour ressurgir dans la plaine. Le village, quant à lui, s'est établi à la jonction des deux secteurs, à flanc de coteau, face au midi, là où s'unissent nos deux rivières, Bost et Riousset.

OBSCURITE DES TEMPS ANCIENS

Le nom de Montvendre nous ramène aux Romains, Mons Veneris, le Mont de Vénus, origine gracieuse certes, mais qui oblige à deux remarques. Tout d'abord la plus ancienne mention est de l'an 1100, soit huit à dix siècles après lesdits Romains. Ensuite, aucune trouvaille archéologique n'a été faite concernant un lieu de culte quelconque. Et puis le latin du Moyen-Age n'a fait que reprendre après traduction un nom vulgaire que nous ignorons complètement. Que dire de l'époque romaine ? L'on trouve des vestiges dans le sol en divers endroits, auprès du village, aux Ferrands même. L'on sait, d'autre part, que la plus grande partie de la plaine de Valence était divisée en carrés donnés à d'anciens soldats et qu'elle était donc cultivée. Le long de la très vieille route gauloise, devenue romaine, de Vienne à Cavaillon, devaient se trouver de riches propriétés marquées par des allées plantées d'arbres partant perpendiculairement à elle comme encore maintenant Villeplat et l'Obérie. Ces « villas » gallo-romaines avaient souvent des cimetières dans leur voisinage, ce qui expliquerait le nom de Grand Ossel et de Petit Ossel donné à deux pièces de terre du secteur, bien qu'on n'y ait jamais trouvé le moindre ossement. Nous ne savons rien de plus sinon que tout a dû être saccagé, comme partout à plusieurs reprises, après 270 et qu'en 440 environ, Montvendre a dû recevoir quelques-uns des barbares Alains installés par les autorités dans la plaine de Valence.

Vue générale depuis le coteau

Nous ne sommes guère mieux renseignés sur la suite. Que dire sur le temps des invasions arabes et celui de Charlemagne ? Après lui, l'empire romain ayant décidément disparu, Montvendre s'est trouvé dans la part de son petit-fils Lothaire puis dans le royaume d'Arles bientôt incorporé au Saint-Empire romain germanique. Cela ne nous dit rien. Il faut aussi beaucoup de bonne volonté pour tirer parti des premiers renseignements écrits. Le nom de Montvendre apparaît, comme nous l'avons dit plus haut, en 1100 dans un document de l'abbaye Saint Barnard de Romans, Preuve qu'elle y possédait quelques droits. Plus important est l'acte par lequel l'empereur Frédéric Barberousse donne à l'évêque de Valence, dont il veut se concilier les bonnes grâces dans ses démêlés avec le Pape, un pouvoir supérieur sur sa ville avec le titre de comte, et sur les terres et le château d'un certain nombre de localités, dont Montvendre. C'était en 1157. Il n'y en avait pas moins au pays une famille, dite de « Montvendre », qui lui vendit ses propres droits de seigneurie. Il s'agit, en 1183 d'Humbert de Montvendre, fils de Pierre. Ils sont les plus anciens Montvendrois dont nous connaissions les noms. Mais où habitaient-ils ? Qu'entendait-on sur place par château ou castrum ?

Un autre indice de vie est l'institution d'un prieuré de moines bénédictins dépendant de Beaumont et, par delà, de la Chaise-Dieu, en Haute Loire. Situé à peu près au centre de la commune, sur un point élevé, il était dédié à Saint-Pierre aux Liens. Nous reconnaissons l'emplacement du cimetière actuel. Il s'agit d'une création du XIIe siècle, sans doute avec vocation paroissiale puisque les desservants, au nombre de deux ou trois, percevaient les dîmes.

Il est certain qu'autour de la chapelle a existé dès ce temps un cimetière, bien que la plus ancienne mention que nous en ayons soit une donation de Briande Ebrand, de 1305, demandant à y être inhumée.

Qu'en était-il du village ? Il est encore question du Castrum Montis Veneris en 1202, en 1238 et en 1257 encore, mais rien ne nous indique qu'il y ait eu plus qu'une simple tour sur côteau, ou tout au moins un ensemble très rudimentaire. C'est

Ancienne maison consulaire (mairie jusqu'en 1880).

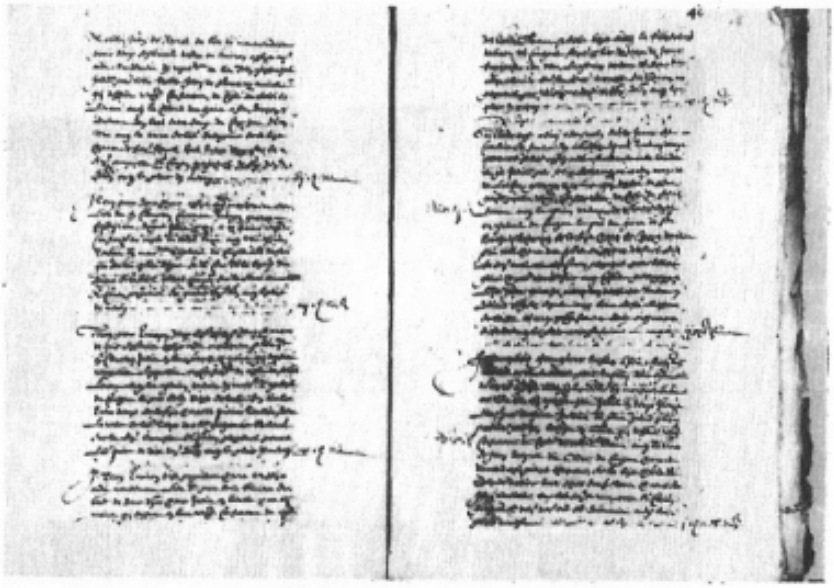
l'évêque dont les querelles étaient incessantes avec les féodaux de son comté, qui eut, en 1283, l'idée de faire élever un véritable système fortifié avec château, remparts et porte, donjon et garnison. Le soin en fut confié aux chanoines augustins de Saint-Ruf, installés alors à Valence, en même temps que celui d'établir une chapelle à pied d'œuvre, dédiée à Sainte-Marie. Nous ne savons s'il faut confondre ce sanctuaire avec l'église Saint-Blaise sise par la suite en dehors des murs à côté de la porte. Il est sûr qu'un capitaine-châtelain, chargé de la défense et de l'administration du fief épiscopal siégea dès lors en ces lieux.

Les XIVe et XVe siècles devaient être des périodes malheureuses en raison des guerres et du passage de bandes de pillards. On voit alors les habitants s'organiser avec ceux des communautés voisines à charge de fournir des hommes d'armes ou une participation aux frais. Il arrive même que Montvendre appartienne un moment vers 1419 au duc de Savoie Amédée VIII, (il s'est fiancé à Alixan avec Marie de Bourgogne, avant de revenir au roi de France dont la protection avait été demandée en 1396). De ces temps datent sans doute les premières manifestations de l'esprit municipal qui a pu prendre naissance comme ailleurs dans la confrérie du Saint-Esprit, chargée de venir en aide aux pauvres en période de disette. On connaît le lieu-dit « la Confrérie » près du cimetière et de l'église Saint-Pierre. Les conflits sanglants entre les évêques et les sires de Poitiers aidant, on conçoit qu'il ait fallu après 1472, réparer les remparts, l'église et la tour.

Que savons-nous de la vie à Montvendre en ce Moyen-Age ? L'évêque y rendait la justice par son châtelain ; il percevait des droits sur la cuisson du pain (four banal), sur la mouture des grains (moulin). Les chanoines recevaient les deuxtiers des dîmes, l'autre restant au prieuré de Saint-Pierre. Par contre aucun document ne nous permet de dire comment fonctionnaient les consuls, représentant les habitants.

Un texte essentiel nous apprend pourtant beaucoup de choses : Le « terrier » ou rôle de taxes de l'évêque de Valence de 1430. Nous ne pouvons malheureusement exposer en un trop court espace tout ce qu'il contient concernant les propriétés et les noms de leurs détenteurs.

On relève 132 cotes personnelles avec les noms de Pelegrin, Morin, Faron, Peloux, Ferrand, Borgnol, Mazon, Dorcinas, Combe, Audibert, Balthazar, Barthélemay, Reboul, Faugier, Barrier, de Lisle etc, et un certain nombre de Chabeuil. Les noms de Dorcinas, Ferrand, Romieux rappellent ceux des fondateurs des hameaux actuels, aux XIIe ou XIIIe siècles. Ceux des divers quartiers existent déjà : Blanhat ou Croix de Blanhaco, Claveton, Valensayes, Chassanhys (Chassagne), la Bayée (L'Abaye, qui n'a rien à voir avec une abbaye), la Croix de l'Horme (la Croix) la Chirouzas, Mornas, Corbières, Lobérie, Font d'Armand, Vioure... Certains ont disparu : Font de Farsa, Trolhas ou Troullas — on disait Dorcine en Trolhas.. On distinguait soigneusement le « Château » (ce que contenaient les remparts) du « Village » qui n'était pas la « Croix ». Des baumes dans le coteau étaient partagées entre plusieurs propriétaires. Nous recueillons deçi delà, à défaut de localisation exacte des maisons certaines indications. Celle de Benoît Barrier touche du couchant la maison des hoirs de Pierre Advenand, de la bize celle de la « messe de l'Aube... » Pourquoi messe de l'Aube ? Parce que le revenu en servait à payer prêtre chargé de dire la messe matinière dite de l'Aube. Des terres données dans le même but ont laissé un souvenir dans le quartier actuel de ce nom. On peut dire que la physionomie de Montvendre et les noms des lieux habités étaient déjà complètement fixés il y a cinq siècles et demi.



DU MOYEN-AGE AU XVIIIe SIECLE. VILLEPLAT A LA FIN DE L'ANCIEN REGIME.

Comme partout en France, le début du XVIe siècle semble avoir été une période de prospérité. On dote le château d'une façade dont témoignent encore des détails importants. La maison de communauté, au pied de la tour, avec son ogive et ses gros murs, est aussi de ce temps. Une nouvelle cloche est fondue portant la date de 1510, ce qui en fait l'une des plus anciennes du département. On peut, à son propos, se demander s'il y a un clocher. L'abbé Vincent dit qu'il a été démoli au cours des guerres. Pour éviter de le reconstruire, on aurait mis la cloche dans le beffroi où elle est restée jusqu'en 1848. Montvendre n'était point sans familles huppées. L'évêque confiait ses pouvoirs à des nobles, parmi lesquels les d'Urre ou Eurre, les d'Allard, arrivés un peu après et, au milieu de la plaine, dans une maison-forte dite Molières (De molle, mouille = marécages, près de la Véore, effectivement) le sieur de Flotte, prénommé Jean, cousin d'un gouverneur de Romans. Jean de Flotte tenait luimême son fief, c'est-à-dire sa seigneurie des Castellane ce qui ne nous donne nullement la clef de l'origine de ce remarquable édifice.

Les revers se firent de nouveau sentir lors des guerres de religion. Contrairement à la Baume-Cornillane dont la famille seigneuriale se convertit en entraînant le habitants, Montvendre resta catholique à l'exception des bordures vers la Baume, Montmeyran, Beaumont. Comme le problème est autant politique

que religieux et qu'on pense régler l'affaire sur le terrain, Montvendre connait encore le passage des gens de guerre. Le capitaine d'Allard fait merveilles et conserve la place ; les protestants s'en emparent puis de nouveau les catholiques. En 1574, année noire pour nos monuments historiques, Monsieur de Gordes, chef des armées royales en Dauphiné, voulant éviter d'avoir à défendre trop de points fortifiés, ordonne la démolition des parties situées sur la colline et le découronnement des remparts. Quelques murettes en subsistent sous la Grande Croix, l'endroit restant pendant plus de 200 ans une source d'approvisionnement en cailloux pour toute la commune. Ainsi disparut une bonne partie de notre Carcassonne local.

Le règne d'Henri IV mis à part, le XVIIe siècle ne devait pas être non plus une bonne période, en raison surtout des épidémies de peste et d'un climat froid et humide. Les renseignements n'abondent pas sur cette époque, mis à part divers terriers épiscopaux non encore dépouillés.

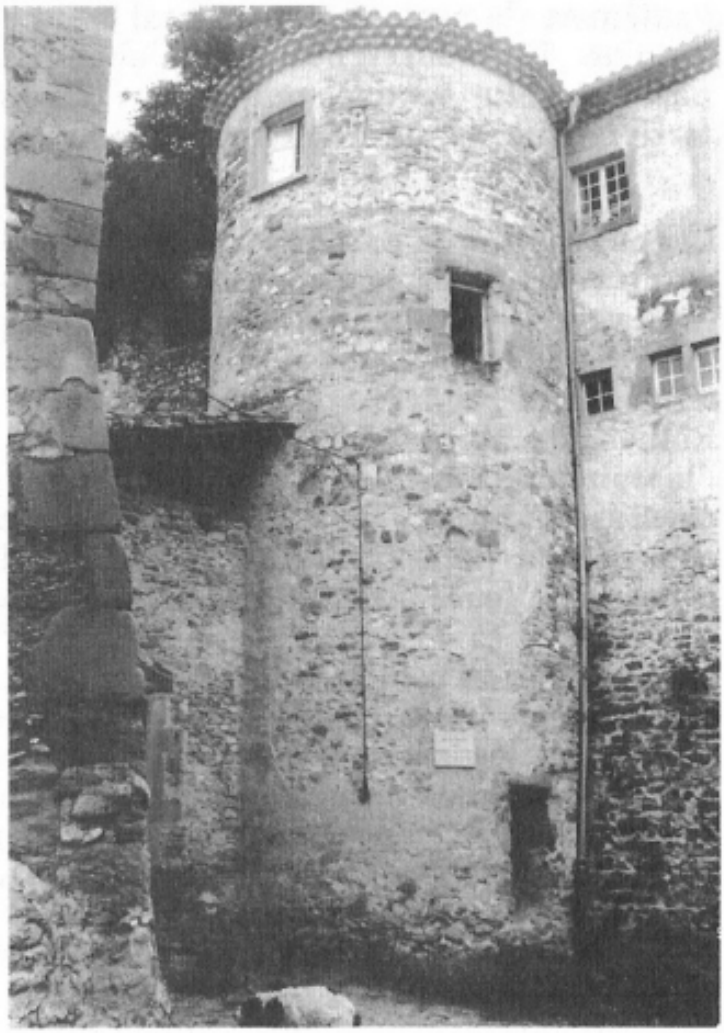
Porte de la Chapelle des Pénitents

Les chapelains de Saint-Pierre semblent avoir disparu. Est-ce aux guerres qu'on a dû de voir arriver le sieur Lancelin,acquéreur de divers biens à la Rollière ? Un capitaine redoutable qui sévit à Montélimar et à Lyon puis à Valence dans les années 1580, avant de se faire anoblir puis assassiner par un des voisins de ses terres de la Rollière sur Livron en 1610 ! Ses successeurs devaient conserver la Rollière de Montvendre pendant encore longtemps. Villeplat entre aussi dans l'histoire mais fort timidement car nous ne savons rien des Ventavon qui en étaient possesseurs au XVIIe siècle. Les d'Allard, pour leur part, avaient leurs biens à Riousset et, dans la plaine, à l'Alary. Ils devaient partir un peu plus tard en conservant leurs propriétés jusqu'à la Révolution pour l'essentiel.

L'historien peut se rattraper par l'état-civil. On sait qu'il a été institué en 1537 par François 1er, les curés devant enregistrer les baptêmes, servant d'attestation de naissance, les mariages et les sépultures. Les têtes de séries n'ont guère été conservées, mais Montvendre a la sienne à partir de 1600, ce qui est fort convenable. On en peut tirer des renseignements considérables sur la population, nombre et mouvement. Le chiffre des naissances, pendant longtemps d'une dizaine par an, ne permet pas d'évaluer celui des habitants à plus de 400, ce qui suppose un très faible excédent. Quand, plus tard on passa à 14 puis 20 en moyenne la mortalité suivit le même mouvement. Pour en donner une idée on peut rapporter que de 1701 à 1710, période à vrai dire fort difficile, il y a eu 213 naissances et 202 décès. Parmi ces derniers les enfants de moins de dix ans comptent pour 46 % et ceux de moins d'un an pour 24 % du total ! Tel était le sort de nos aïeux : la moitié seulement des enfants dépassaient l'âge de 10 ans. En 1789 encore, Montvendre ne comptait que 587 habitants.

Nous ne nous attarderons guère au XVIIIe siècle, lui heureux et paisible, nous réservant de retrouver la société de Montvendre, terres et gens au début du XIXe siècle grâce au cadastre avec toute la précision nécessaire. Par contre nous pouvons éclairer un secteur fort intéressant et, en dépit des apparences, toujours actuel, celui de Villeplat. Cette ancienne propriété gallo-romaine a franchi les siècles dans une grande obscurité. Après les Ventavon arrivent les Savary de Brèves puis les Starot de Saint-Germain. Là commence vraiment l'histoire. L'acquéreur de 1741 est Louis Starot, né en 1690, descendant d'un chamoiseur suisse, de Soleure et fils d'un maître d'escrime installé à Romans, fort habile aussi dans l'art d'acquérir des immeubles. Lui-même, riche, achète à Valence une charge de receveur des décîmes du clergé et des tailles. A un homme important il faut une maison de campagne : il achète Villeplat. L'essentiel pour la propriété viendra de son fils, Claude né en 1728, docteur de l'Université de Valence et inspecteur général des postes. Ambitieux, il est en mal d'anoblissement et, pour ce faire, se pourvoie, à la mode du temps, du nom de SaintGermain, provenant de l'une de ses terres, puis achète les seigneuries docteur de l'Université de Valence et inspecteur général des postes. Ambitieux, il est en mal d'anoblissement et, pour ce faire, se pourvoie, à la mode du temps, du nom de Saint-Germain, provenant de l'une de ses terres, puis achète les seigneuries de Montmeyran, en 1780, et de Montvendre (en partie) en 1783. A cette époque Villeplat est un chantier où s'activent maçons et décorateurs. Claude Saint-Germain a conservé les cuisines avec leur grande cheminée mais fait édifier le corps de bâtiment actuel dont le rez-chaussée est tout entier du meilleur style Louis XVI. La terrasse, la pièce d'eau, le verger dénotent aussi beaucoup d'élégance.

Là a évolué, aux veilles de la Révolution une partie non négligeable de la haute société valentinoise. Louis Stadot a eu deux sœurs : Elisabeth, a épousé en 1743 (mariage à Villeplat) François, sieur de Lacroix, acquéreur du domaine de Saint-Pierre, autrement dit, Lacroix-Saint-Pierre, de Chabeuil et Marthe-Charlotte Charles-Victor Bachasson de Montalivet, de Montmeyran. Claude a un frère, Louis, possesseur, lui, de l'Obérie et appelé, pour cette raison, Saint-Germain-Lobérie. Il a aussi, ce qui est plus important, une fille, Louise-Françoise-Adélaïde, née à Versailles en 1769. Or, en 1785 était en garnison à Valence un jeune officier, petit brun de peau, à la chevelure plate mais à l'œil de feu, nommé Napoléon Bonaparte. Montalivet, neveu de Claude, et lui se connaissent et s'estiment. Bonaparte fréquente le salon des Saint-Germain et la tradition veut que non seulement il soit venu à Villeplat mais que la question se soit posée de son mariage avec Adélaïde. Projet que Monsieur de Saint-Germain aurait étouffé en faisant remarquer à sa fille qu'entre un officier sans avenir et son cousin Jean-Pierre de Montalivet il n'y avait pas à hésiter... Claude se trompait, comme il devait, à peu près au même moment, commettre l'imprudence de faire agir ses relations à Versailles pour être l'un des quatre fermiers généraux institués par Louis XVI en 1786, circonstance qui explique qu'on lui ait coupé la tête en mai 1794.



La tour du château

III DE LA REVOLUTION AU CADASTRE DE 1823.

1790 trouve notre pays plein d'un enthousiasme dont les premiers procès-verbaux du conseil municipal nous donnent un étonnant témoignage. Quelques usages, sans doute fort anciens, nous sont révélés, comme celui d'affermer le chauffage du four commun contre une rente à Monsieur de Saint-Germain. Les habitants, assemblés sur la place, décident d'en venir à une régie directe, sur quoi Béranger des Ferrands et Rochette payent d'avance 200 l. de rente à la municipalité à récupérer sur les usagers sous la forme d'une livre de pâte sur 32. Le moulin aussi était banal. L'évêque l'avait affermé autrefois aux Visitandines de Valence. La rémunération du meunier, un dénommé Liotard, passa du 24e du grain au 36e. Nous n'insisterons pas sur ces détails. Par contre, le premier 14 juillet (1790) est célébré dans la liesse la plus naïve avec repas sur l'herbe de la place.

C'est le temps où le budget municipal se monte à 89 livres (ou francs) : 6 pour la « maison de ville » et 6 pour le cierge pascal, 12 pour le « valet de ville » ou garde champêtre, 15 pour la « planche de Véore » (passerelle de Chaliat) et 50 pour le maître d'école. On parle aussi, dans les textes d'un « remonteur de l'orologe », mécanique que nous ne savons où localiser. Les recettes consistaient surtout dans la « vingt-quatrième » sur les grains et le vin récoltés dans la commune (132 1.10 sols en 1789).

L'ancien régime disparaît avec la vente aux enchères du Moulin et domaine attenant, adjugé à des hommes de paille de Monsieur de Saint-Germain. La ferme de Panette passe des Visitandines à Charles Chirouze et François Combe, des Romieux. Les d'Allard perdent Riousset au profit de Victor Terras dont le frère Laurent a acquis depuis longtemps l'Alary.

Par contre les de Saint-Germain frères gardent leurs domaines qu'ils transmettront à leurs héritiers.

Les années suivantes voient les conseillers souvent réunis dans la vieille maison consulaire du pied du coteau. Il faut fournir à l'improviste à la population de Valence, qui meurt de faim, des grains, et à l'armée des hommes, des chevaux, des harnais, des charrettes. Pour les hommes on prend les célibataires à qui on alloue une prime ; pour les réquisitions de matériel, les plus aisés se cotisent afin de dispenser les autres de charges impossibles à assumer. La commune contient beaucoup plus de pauvres que de riches propriétaires, dont le nombre ne dépasse guère la dizaine sur les 220 assujettis à l'impôt. Le principal est alors un François Bénistant dont le père, venu en 1717 de Chateaudouble comme fermier à Villeplat, avait acquis des d'Allard le domaine des Châtaigniers en 1724. Lui-même avait épousé l'héritière des biens des Dourcines, une Miribel, dont la sœur était femme d'Antoine Girard, propriétaire de Molières. Victor Terras, dont la famille, à Montvendre depuis le XVIIe siècle, venant d'Etoile, était son gendre. Il faut voir ces notables dépassant une foule de gagne-petits, journaliers ou artisans dont la moitié ne paye pas plus d'une livre d'impôt. C'est le temps où un ouvrier agricole gagne 1 franc par jour l'hiver et 1 franc 16s l'été, un faucheur 2 francs, un conducteur de charrue à l'année 135 à 150 et une servante de 54 à 72 francs. Ces notables, plus ou moins détenteurs de l'autorité municipale (à charge de rendre sur leur bourse bien des services) traverseront aisément la tourmente révolutionnaire. Tourmente qui a vu se dérouler des évènements sur lesquels on jettera plus tard un voile, par exemple l'arrêt complet du culte et la liquidation des biens d'Eglise facilitée par la défection du curé Dorée et suivie d'une cérémonie à la déesse Raison (page arrachée dans le registre municipal...)

Arrive l'Empire que nous ne laisserons pas passer sans signaler que commence le martyrologe des héros des guerres européennes modernes. Y laissent en effet leur vie un certain nombre de jeunes gens dont nous rapporterons les noms à la fin de notre exposé avec ceux des deux grandes guerres.

L'Empire c'est aussi le début des travaux relatifs au cadastre, recensement et arpentage, ensemble remarquable terminé le 17 janvier 1822. Pour la première fois ressort clairement l'état des terres et des cultures, point sans doute très différent du XVIIIe siècle et valable pour plusieurs décennies encore.

Sur 1680 ha. 68,36 % sont en terres labourables, 4,63 % en vigne, 11 % en prés et pâtures et 18,76 % en taillis, ou fûtaies. Cette répartition est naturellement différente suivant les secteurs. Aux Ferrands les bois occupent la moitié de la surface. Par contre la moitié des terres labourables dans la plaine et, chose peu connue, le tiers des vignes aux Dourcines, sur les pentes exposées au midi. Les landes et pâtures maigres occupent aussi une bonne place autour du village à cause des terrains communaux du Bois de la Cour.

Toutes ces terres sont aux mains de 272 propriétaires, 202 de Montvendre et 70 des communes voisines. Le plus important est, maintenant, sans conteste, Jean-pierre de Montalivet, époux d'Adélaïde de Saint-Germain depuis le 16 Août 1797 (après une longue attente imposée par la demoiselle). C'était un homme considérable passé de conseiller au Parlement de Grenoble à la mairie de Valence après s'être engagé dans les armées de la République. Bonaparte, qui ne l'a pas oublié, a fait de lui un directeur des Ponts et Chaussées, un préfet de la Manche puis de la Seine-et-Oise et surtout un ministre de l'Intérieur en 1809. Il est vraiment l'homme en vue, possesseur au seul Montvendre, du fait de son épouse, de 225 hectares (Villeplat, l'Obérie, et terres sur Molières, le Moulin, les Garennes, les Mèges et le Pré du Roi). Mais il est alors à une année de sa mort. Ses héritiers ne conserveront pas ce patrimoine qui sera acquis en partie par les plus aisés après lui, ceux de François Bénistant. Agé alors de 63 ans, François Bénistant possède les domaines des Châtaigniers, les Romieux, les Dourcines avec des écarts et dépendances à Valensayes, aux Garennes, aux Mèges, à Mornas, Meillasolle, Pré du Roi, Théolets, Font d'Armand, Auches, Cordières, Paluts, les Chirouzes, Chassagne, sans compter des bois à Blagnat, au bois de la Guerre, aux Crotes etc. Il est maire de Montvendre depuis 1808 et le restera jusqu'à sa mort en 1831. C'est un administrateur rigoureux, toujours présent (jamais il ne s'éloigne de chez lui qu'il ne puisse rentrer le soir même). Il possède, à sa mort 500 sétérées dont le destin est fort important pour l'histoire rurale du pays. Il a eu d'Elisabeth Terras un fils qui n'a point vécu et quatre filles. Soit Geneviève, Rosalie, Julie et Sophie. Sophie épouse Frédéric Sayn (Romieux), Julie Henri Delpuech (propriétaire de la Rolière), Geneviève et Rosalie les frères Sauzet, Antoine et François. Sauzet et Sayn seront avec Henri Delpuech les notables du milieu du siècle et au delà. Henri Delpuech est originaire par sa famille de Chomérac (Les Delpuech de Chamonte).

Les Sauzet sont de Montvendre, les Sayn aussi, au moins depuis le XVe siècle, avec pour souche le Palais. Frédéric est pourtant né à Chabeuil en 1775 parce que son père, Jean-Louis, y était médecin. Au fait il s'agissait d'une branche collatérale

qui avait quitté le Palais par suite de partage et avait tenu successivement les fermes de Lamora, de Vercors sur Etoile et de la Motte sur Soyons. C'est un frère de Frédéric qui est revenu au Palais par héritage encore. Jean-Louis avait voulu acheter le domaine de Riousset à la vente des biens nationaux et pour ce faire avait liquidé ses biens de Chabeuil. L'opération ayant tardé, il avait vu la somme partir en fumée par suite de la déroute des assignats. Les mêmes assignats avaient fait perdre 20 000 Francs à François Bénistant en raison de créances non recouvrables en valeur réelle.

La période suivante voit tout d'abord la dislocation du domaine de Montalivet entre 1826 et 1837 au profit d'Antoine Sauzet fils (Villeplat) et de son frère François (Lobérie). François Bénistant mort, les deux épouses Sauzet se sont partagées les Chataîgniers. Les Romieux vont aux Delpuech, et les Dourcines et le reste à Sophie épouse Sayn. Ce partage a pour effet d'installer la famille Sayn aux Dourcines. Mélanie Delpuech, fille d'Henri deviendra Madame Edouard Destret, nom d'un ancien garde du corps de Louis XVIII et de Charles X.

En même temps fond le patrimoine de la commune. Les 72 ha de pâtures, landes et bois taillis, tombent à 51 en 1845, 23 en 1848, 9 en 1850 et 4 en 1858. Ces terrains maigres qui servaient de réserve pour le bétail des plus pauvres furent cédés surtout à Laurent Terras, Antoine Girard, Joseph Hugon, Napoléon Morin et quelques autres pour financer des travaux municipaux divers notamment la construction de l'église actuelle.

IV HOMMES ET CHOSES DU SIÈCLE DERNIER

La répartition des terres est tout à fait frappante. En 1822, et les choses n'ont pas sensiblement changé dans la suite du siècle, 13 propriétaires se partagent 41 % de la surface de la commune et les 195 autres le reste. 90, soit 43 % ont moins de 2 ha. L'immense majorité est obligée, dans un temps où les progrès agricoles sont encore à venir, de vivre chichement, parfois sur de simples lopins, auquel cas il faut louer ses services comme ouvrier agricole ou se vouer à l'artisanat en entretenant un simple jardin.

Or il faut maintenant compter avec l'accroissement de la population. Le premier recensement exact avec état nominatif révèle à Montvendre en 1836, la présence de 1005 habitants, soit une augmentation de quelque 400 en 50 ans. Le Montvendre de 1830 à 1860 déborde (1003 encore en 1856 en passant par les 1100 de 1848). Les moindres masures abritent qui une famille, qui au moins une veuve, un célibataire ou un simple ménage. En 1856 le Village et la Croix comptent près de 300 personnes en partie égales ; il y en a 60 aux Dourcines (quartier compris au sens large), 52 aux Romieux, 42 aux Gores, 37 aux Ferrands, 36 au Moulin, 30 à Chassagne et à Panette, 29 à la Chirouze, 20 au Bois de la Cour, etc. 35,4 % ont moins de 20 ans, ce qui est considérable, et seulement 11,4 % plus de 60 ans. 7 seulement sur 1000 ont plus 80 ans et le doyen d'alors, Antoine Vial, journalier au Bois de la Cour avec ses 88 ans, comme la doyenne, Marianne Conche, de Mornas, avec ses 84 ans, font figures de phénomènes.

On pourrait croire que les ménages sont très prolifiques. On peut en douter car 1/3 n'a qu'un enfant, 1/4 2, 1/20e 3 et 1/25e 4 et 5. Un seul en a 6 ; 3, 7 et 1 arrive à 8. En fait la composition des familles avec parents, fils ou filles déjà âgés, ou sans

Le Temple

enfants, donne à croire que la vague démographique est passée et que l'émigration à défaut de la mort en diminution, commence à exercer ses effets.

Tous les habitants de Montvendre ne vivent pas d'agriculture. En 1680, 86 sont ouvriers, 10 commerçants, 5 fonctionnaires et 14 rentiers. Tous les corps de métier sont représentés : sabotier, cordonnier (7), chaussonnier (2), boisselier, maçons (4), scieur de long (2), tailleur (3), tuilier (5), chaufournier (2), bourrelier (6), plus 3 repasseuses et 10 couturières. Pour le commerce lui-même il faut signaler 2 épicières, un boucher et 7 personnes vendant beurre, œufs, fromages, fruits et légumes verts. Il y a aussi un percepteur et deux instituteurs, un au village et un aux Ferrands (un seul en 1866). Les religieuses, pour les filles, sont au nombre de deux, (ordre de Saint-Just) dans leur nouvelle école, publique. En bref une communauté complète, solide sous l'habile direction du maire Moulier et du curé Rappel.

L'aspect du village est en train de changer. La prairie allant du pied des anciens remparts aux rivières et à la Croix diminue. Ainsi la nouvelle église SaintBlaise, consacrée en 1848 a coûté à la municipalité plus de 40 000 francs,

somme considérable pour l'époque, limitée par les prestations des paroissiens. Le curé est logé au château devenu presbytère en 1805 à l'arrivée de son propriétaire, l'abbé Lacroix-Saint-Pierre, héritier par les Saint-Germain. Ses successeurs y étaient restés puis le maire Moulier l'avait acheter par la commune pour y mettre l'école des filles, et devant les difficultés de la chose l'avait gardé pour lui à ses frais. La mairie et l'école des garçons resteront dans la vieille maison consulaire jusqu'en 1879. De l'autre côté des ponts, qui vont bientôt apparaître, va se dresser le temple (1875). Des peupliers sont plantés le long des rivières donnant à la place un charme extrême qu'elle conservera jusqu'aux abords de 1930. Les maisons autour des anciens remparts ne se transformeront que vers la fin du siècle. la rue du Four, ou du « Char du Roi » retentit du bruit des métiers des tisserands, Sardaillon Louis, Pierre Boissieu, sa femme et sa fille, Lagrange Pierre, Girard Jean en 1851. A la Croix, un François Sylvestre est déjà maçon à cette date ; Pierre Chambon, tailleur, a deux ouvriers et Jean-Louis Clément est cordonnier avec son fils Louis né en 1832.

Quelle a été à cette époque l'orientation politique de la commune ? On la voit conservatrice et très respectueuse des notables : Joseph Moulier, de Lorient, Frédéric Sayn, des Dourcines, Antoine Sauzet à l'Obérie, François Sauzet, son frère, à Villeplat avec ses filles Hedwige et Eudoxie et un train de quatre domestiques et un berger. Il y a aussi des esprits réputés avancés que l'autorité surveille, comme Cellone, l'instituteur, venu de Briançon vers 1835 et révoqué en 1849. En 1851 un Chaix ira en prison dans la tour de de Crest. Après 1875, le même respect se portera sur des libéraux partisans de la Troisième République comme Bellier dit Rozier, propriétaire de Riousset. La population est incontestablement pratiquante, que ce soient les 842 catholiques de 1851 et les 173 protestants toujours sur les limites sud de la commune. Imagine-t-on 400 personnes au moins dans l'église actuelle avec ses stalles remplies de chantres, tout autour du chœur bien vide actuellement !

En fait, tous ces gens, même les riches, vivent de la même façon. Pour la nourriture, du gros pain fait avec de la farine moulue chez Chirouze ou Servian, et cuit au village ; de l'ourtouraille (légumes tirés de la soupe assaisonnés avec le lard et l'huile de noix ou de choux) ; du foujou ou fromage pétri avec des fines herbes et de l'ail, fermenté. La viande de porc est la seule vraiment consommée. Aux choux et aux raves s'ajoutent toute l'année des pommes de terre, des haricots et des vesces.

Le paysan porte blouse bleue, foulard sur l'épaule, chapeau noir, sabots et pantalon de velours. la paysanne n'a, malheureusement, guère de costume particulier, avec seulement jupe et corsage noir et bonnet blanc tuyauté. Les fêtes sont fort mal connues : la Saint-Blaise ou fête des bouviers, en février, avec messe et bénédiction de la charrue au milieu de l'église, sous l'autorité du « Roi » (signe d'antiquité) puis du « Président » avec la République et son cortège de « jardinières fleuries ». On pend, bien sûr, le Carmatran à Mardi-gras. La vogue du dernier dimanche d'août, complétée par les deux foires du 29 avril et du 29 novembre, où l'on fait trafic de moutons, nous reste inconnue dans l'aspect qu'elle a pu alors avoir comme dans son histoire.

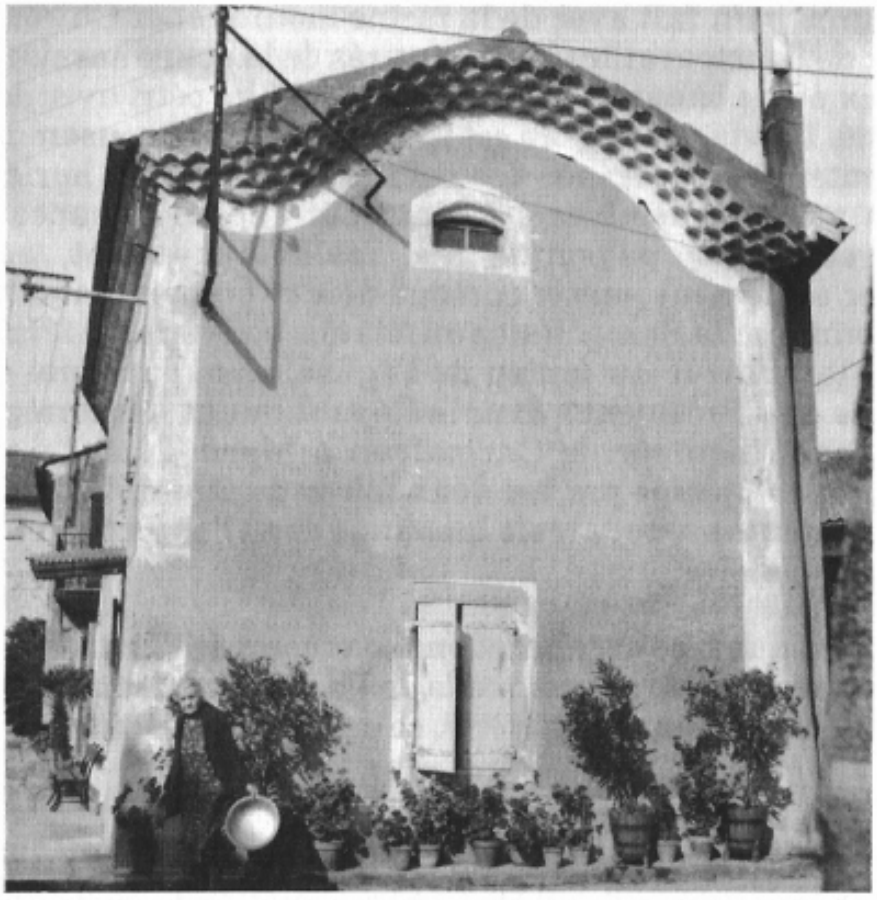
Naturellement auberge et cabaret ont beaucoup de clients. On n'en compte que deux encore, en face l'un de l'autre : celle de Vacher (maison Chambre actuelle) et celui de Vincent Gay, (maison Bruyère), ce dernier avec épicerie transférée ensuite à la Croix.

Cet ensemble nous achemine doucement vers l'avant 1914 que plusieurs d'entre nous ont encore connu. On verra assez rapidement s'introduire une certaine

aisance. De nombreuses habitations sont construites ou améliorées. La maison traditionnelle, petite et basse est, ici et là, remplacée par une bâtisse cubique qui se distingue du reste, voué désormais à l'exploitation. Des toits rouges de tuiles plates, venus du nord, apparaissent dans la plaine. Deux étages... c'est le signe de l'aisance. Les murs ne sont plus de molasse mais de « crapier », sorte de blocage de gravier de rivière et de ciment.

Au début du XXe siècle apparait la villa des Cèdres, construite par Gustave Sayn, l'homme qui a peut-être le mieux incarné un certain Montvendre. Né en 1860, fils d'un officier mort jeune, il a été élevé par ses tantes qui, conformément à leur idéal, ne lui ont pas permis de donner à sa valeur la notoriété qu'elle eût méritée. Instruit, il est devenu un excellent spécialiste des ammonites et il correspond avec les Universités de Grenoble et de Lyon. Il conseille les paysans, il fonde le syndicat agricole et vit avec sa nombreuse famille de façon pieuse et modeste..

On voudrait pouvoir s'attarder... Voici la diligence. Le lundi, Vial de Montmeyran, amène de Valence, avec son fourgon les marchandises à l'épicerie de Léonie Gay ; le jeudi c'est la patache d'Odon, de Montmeyran aussi, avec son coupé jaune et son impériale, qui trimballe ses voyageurs : la mère Roussy et son panier, et autres femmes qui effectuent le déplacement du marché de Valence avec quelques œufs et deux ou trois poulets. Un courrier, le matin, va quérir à Chabeuil, à la gare, les sacs postaux et amène les voyageurs qu'il faudra revenir chercher, le soir, à leur retour de la grand'ville. Un lent charroi, confié à Lucien Vallier, transporte les sacs d'engrais, bien utilisés maintenant, les briquettes de charbon et les pelotes de ficelle qui ont tendance à remplacer les antiques procédés de traitement du sol, de moissonnage et de battage. Les soirs d'été les chemins sont animés par les charrettes chargées de foin ou de gerbes. On s'entr'aide d'une maison à l'autre, notamment à l'occasion des battages et des vendanges. L'entrepreneur de « machinage » avec sa grosse mécanique et sa locomobile est un personnage tout-



puissant, et non moins son mécanicien : je pense au très digne et très consciencieux Roustan, d'autre part sacristain, parfait dans l'art d'allumer la chaudière et de maintenir la pression.

On ne peut tout dire. En ce pays en ordre, les enfants (je pense aux écoliers) jouissent de la plus grande liberté aux récréations, prises par monts et vaux. Les épiceries montrent pains de sucre enveloppés de papier bleu, anchoix, huile d'olive, fromage et morue, le tout imprégné d'une odeur musquée qui plus jamais n'emplira nos narines. Sans parler de celle du café brûlé devant la porte, un tour dans un sens un tour dans l'autre. Et il y a quatre cafés : Galon avec boulangerie, Vallier, Reboul, qui fait auberge et où l'on rassemble, la laine des moutons et les cocons, et Furminieux. Le matin de Pâques fleure la pogne ; aucune danseuse ne voudrait manquer, le jour de la vogue, le concours de valse doté d'une ombrelle.

V DE « L'APRÈS-QUATORZE » A NOS JOURS

Le désastre victorieux de 1914-1918 est alors proche. Quarante jeunes hommes n'en reviendront pas. Qui a entendu la sonnerie joyeuse de l'armistice se répandre sur les familles silencieuses, endeuillées, le II novembre 1918, a pu mesurer la peine des femmes et des enfants et l'horreur de la guerre. Et puis la vie a repris, comme avant, au moins en apparence. Le « triangle », au confluent des deux rivières, reçoit en 1921, le monument aux morts, devant lequel, lors de l'inauguration, est chantée la cantate écrite par le maire Elie Clément, cultivateur, homme sensible, intègre et respecté.

L'entre-deux guerres, à Montvendre est marqué par le déclin des notables. Les cultivateurs moyens ont pris leur assise. Ni l'Obérie, ni Villeplat, n'ont conservé leur propriétaire résident. Aux Dourcines les premiers essais de culture mécanisée quoique fort coûteux, n'ont pas été probants. Monsieur Gustave Sayn, mort en 1935, n'est pas remplacé. Par contre, le pays est certainement devenu plus démocratique. L'argent est plus facile ; des esprits avertis suivent les aléas de la production. Des plantations de pêchers apparaissent puis disparaissent, les vignes diminuent ; on achète le vin, parfois. Les femmes entretiennent toujours la maison avec le petit élevage (qui paye l'épicerie). La viande de boucherie fait son apparition le dimanche et même en semaine. Les mêmes femmes vont moins aux champs et il leur arrive d'y paraître en tabliers à fleurs.

C'est un passage vers la Seconde guerre. Elle laissera moins de pertes derrière elle que la première quand les Américains arriveront par le chemin de la BaumeCornillane (qui l'eût cru en 1939 ?). Le pays ne sera pas incendié en dépit de la présence du maquis de la Chauméane, et des accrochages autour de Chabeuil. Mais les conséquences en seront très grandes pour les mœurs et pour les habitudes agricoles.

On va vers la mécanisation. Les tracteurs, très vite, remplacent les chevaux et les paires de bœufs (adieu les « Poutsa » et « Moulier » - Bouchard et ??) que l'on entendait autrefois pendant les longues heures de labour d'automne). La révolution essentielle c'est le remembrement effectué en 1955-1956. Le nouveau cadastre pourrait faire l'objet d'une étude importante que nous n'entamerons pas ici faute de place. Disons que le nombre de propriétaires n'a pas décru, au contraire. Les partages ont laissé à de nombreux Montvendrois partis en ville un jardin, une pièce de terre, une maison où venir se retirer. En 1946, il y en avait plus à l'extérieur qu'à Montvendre même, dans 86 départements ! Par contre les cultivateurs, moins nombreux, plus fortement équipés, ayant arrondi leur domaine autour de leur maison, cultivent une surface souvent bien plus importante que celle qu'ils possèdent. Ils y sont obligés par la diminution du nombre d'exploitations et par les

Porche de l'église Saint-Blaise (1848).

impératifs bancaires auxquels le renouvellement constant du matériel agricole les soumet sans arrêt. Blé, maïs, colza, sorgho, fourrages artificiels règnent avec un rendement hors de proportion avec l'ancien temps. La moisson et le battage sont confondus sur le champ même ; le produit peut être transporté de suite, au besoin, en vrac, à la coopérative ou silo de Chabeuil. Le temps n'est plus où le cultivateur n'approchait qu'avec une crainte révérencieuse le sieur Pradon, banquier à Chabeuil. Il est maintenant chez lui dans la succursale du Crédit Agricole... Par contre, sur son champ, il est seul, et après quelques années, les maux de reins dûs aux tracteurs s'installent !

Une ressource nouvelle date aussi de l'après guerre de 1939-45, l'élevage industriel pour les œufs et les poulets ou pintades ou les porcs. Le paysage rural est partout marqué par de longs bâtiments blancs, éclairés la nuit. Tous les trois mois les animaux parqués sont enlevés et remplacés par d'autres « victimes » de l'ultraviolet et de la suralimentation. Rançon du progrès, les basse-cours des fermes ne voient plus guère circuler et caqueter les poules. Le sol en est plus propre bien sûr...

Les rapports de l'homme et de la terre ne sont plus les mêmes. Dans le détail le paysage est moins soigné. Bien des arbres, peupliers, noyers, « amariniers » ont disparu. Les mûriers aussi que justifiaient les vers à soie autrefois élevés un peu partout. Les fossés ont été souvent comblés, les haies enlevées qui coupaient le vent. Les bois, de Blagnat en particulier, ne font plus l'objet de coupes puisque les vastes cheminées ne sont plus allumées. Chaque famille rurale se demande à chaque génération si les enfants vont « reprendre ». Ceux-ci, en effet, sont systématiquement transportés des années durant vers le chef-lieu du canton ou du département et mis au contact de réalités autres, parfois plus tentantes.

Parallèlement la ville est venue à Montvendre sous la forme de citadins travaillant à Chabeuil ou Valence ou, à l'inverse, de résidents secondaires. A ce point de vue Montvendre n'est pas encore très touché mais la menace est constante de voir s'installer les lotissements qui constitueraient la première étape vers la transformation en banlieue de Valence. D'autre part la ville amène des nuisances, comme la perte du site du bois de la Cour précédée de la coupe à blanc de la remarquable pinède qui en faisait l'ornement jusqu'à il y a peu d'années.

Il faut admettre que le pays est maintenant armé pour se défendre. Sera-ce au prix de quelque perte de liberté des habitants installés bien chez eux depuis des siècles ? Montvendre est une commune très évoluée, capable d'allier le meilleur de l'esprit moderne et des habitudes anciennes. Chaque dimanche voit encore s'assembler la population sur la place comme au temps jadis puis la jeunesse prépare ses batteries pour le match de foot-ball qui donnera le plaisir de la victoire. L'hiver voit partir des skieurs. L'été, on voyage aisément. Le téléphone et la télévision sont dans presque tous les foyers. L'effort de tous permet de soutenir la réputation d'une commune de 645 habitants, qui ne manque pas d'atouts dans le mouvement général de la vie moderne : son cadre, son équilibre, son souci de rester elle-même. Les monuments anciens sont sauvés (vieille église, vieille porte, Villeplat, Molières). Des fleurs ornent la place engazonnée, les foires, aux fleurs et aux arbres renaissent. Ce n'est pas encore suffisant que des personnes attendent un restaurant indispensable au village même !

Faut-il perdre de vue que tout est lutte et que le risque est grand de voir se retirer tous commerces et fonctions publiques au profit de localités plus urbanisées ? Montvendre utilisera toutes ses ressources avec la joie de conserver son âme, et avec elle ses enfants.

Jacques Lovie.

I LES BONS SERVITEURS DE LA COMMUNAUTE

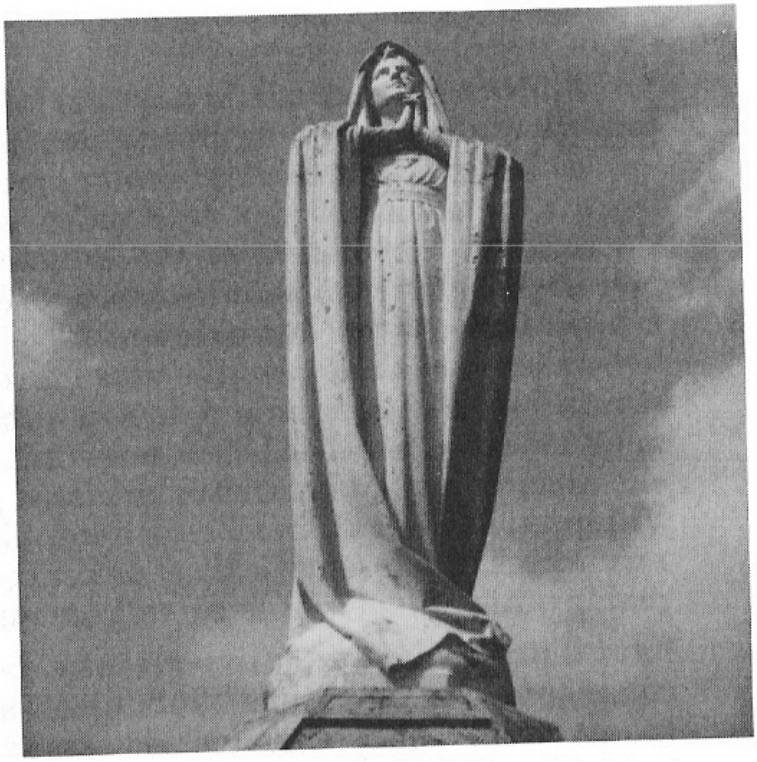
LES MAIRES

Claude SAUZET (1790 - 1791)
Pierre BENISTANT (1791 - 1794)
Jean DECEZ (1794 - 1801 — Agent municipal —)
Laurent TERRAS (1801 - 1806)
Jacques-Pierre GREGOIRE (1806 - 1808)
François BENISTANT (1808 - 1831)
Frédéric SAYN (1831 - 1835)
François VINCENT (1835)
Antoine SAUZET aîné (1835 - 1842)
Joseph MOULIER (1842 - 1848 — révoqué — raisons politiques)
Jean-André BELLIER dit ROZIER (mars 1848 - août 1848 — révoqué — raisons politiques)
Antoine SAUZET (1848-1853)
Joseph MOULIER (1853 - 1865)
Jean-André BELLIER dit ROZIER (1865 - 1871)
Simon SUREL (1871 - 1874 — révoqué — raisons politiques)
Paul SAUZET (1874 - 1876)
Simon SUREL (1876 - 1888)
Francis DUC (1888 - 1919)
Elie CLEMENT (1919 - 1925)
Eugène PANAYE (1925 - 1935)
Charles CHIROUZE père (1935 - 1945)
Charles CHIROUZE fils (1945 - 1965)

François BOUDILLON (1965 - 1967)
Jean IMBERT (1977 - 1989)
Bernard BRET depuis 1989

LES CURÉS

BOUVIER (1600 - 1607)
DURON (1607 - 1636)
ALBOUY (1636 - 1676)
BENOIT (1676 - 1703)
CHAIX (1703 - 1711)
JACQUIER (1711 - 1762)
OLLIVIER (1762 - 1781)
GIMBERT (1781 - 1791)
DOREE (1791 - 1793)
.....
ARSAC (1801 - 1803)
CHAULET (1803 - 1805)
LACROIX SAINT-PIERRE (1805 - 1821)
POURREYRON (1821 - 1835)
LAMBERT (1835 - 1840)
BARNASSON (1840 - 1843)
SYLVESTRE (1843 - 1851)
TATIN (1851 - 1854)
CHAMPIERS (1854 - 1855)



FIARD (1855 - 1857)
FIERE (1857 - 1865)
RAPPEL (1865 - 1885)
MONTEIL (1885 - 1892)
CHERPE (1892 - 1907)
COCHE (1907 - 1918)
CHAPAS (1918 - 1927)
THERISSE (1927 - 1944)
BOREL (1944 - 1981)

II LES VICTIMES DE LA GRANDE ARMÉE DE NAPOLÉON

Joseph DUC † 1809, Jean SERPEILLE † 1811, François ROSSIGNOL † 1812, Joseph LAGRANGE † 1813, Pierre MIRABEL † 1813, François VIEUX † 1814.

LES MARTYRS DES DEUX GUERRES

1914

BOSSAN Emile
BOUVAT Henri
CLEMENT Ernest
COMBE Léon
DUMONT Frédéric
FLACHAIRE Charles
JANET Gabriel
MATHIEU Eugène
RICHARD Gustave
RIFFARD Henri

1915

BENISTANT Julien

1915

BERNARD Henri
BOGIREAUD François
BOSSAN Emmanuel
CHABALET Emmanuel
GARAY Marius
LATTIER Paul
MATHIEU Prosper
PERPOINT Henri
REYSSET Joseph
TALON Paul

1916

ASTIER Gabriel
BAUDE Joseph
BERANGER Emile
EYNARD Léon
RECOURA Abel
VIVANT Lucien

1917

COURBIS Edouard
GAY Julien
MICHELARD Edouard
PERMINGEAT Aimé

1918

Abbé ARDOUIN Eugène
BERANGER Eugène
BONNARDEL Louis
COURBIS Emmanuel
DROGUE Paul
PEYRARD Paul
SAYN Pierre
SAYN Jean

1920

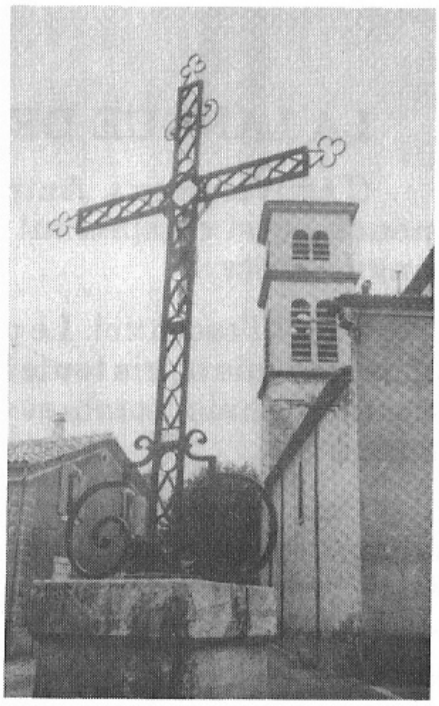
ROUSSY Emmanuel

1940

DESCOMBES Marcel
CHARRAS André

1944

CLEMENT Ernest



HYMNE AUX MORTS DE MONTVENDRE

Poésie d'Elie clément, avec musique de Léonce Granier, professeur au Conservatoire de Montpellier, exécuté à Montvendre lors de l'inauguration du Monument aux Morts, le 4 septembre 1921.

I

Soit aux morts de Montvendre
Qui sont tombés au Champ d'Honneur,
A tous ceux qui ont su défendre
Le sol contre l'envahisseur,
A vous nous devons l'espérance
Qui nous promet des jours meilleurs
Par vos exploits pleins de grandeur
Vous avez su sauver la France.

III

La joie n'est plus dans la demeure.
Celui qu'on aimait n'y est plus.
La mort vient d'accomplir son œuvre
Sous une avalanche d'obus,
Maintenant c'est la grande épreuve.
Adieu... beaux rêves d'avenir ! ...
Qu'il était jeune pour mourir !
Laisser fils, père mère et veuve.

Refrain

O morts, ô morts, dans vos tombeaux,
Vous êtes grands, grands et beaux,
Le sang versé devient sacré,
Nous le disons bien haut
O morts, ô morts, dans vos tombeaux,
Vous êtes grands et beaux (bis)

II

Qui dira combien de souffrances
Ont enduré nos grands héros
Quand ils combattaient pour la France,
Lorsque le sang coulait à flots,
C'est tout une jeunesse imberbe
Mêlée aux cheveux grisonnants
Qui dort sous l'herbe maintenant
Fauchée dans son élan superbe.

IV

Saluons bien bas tous ces braves
Qui ont sauvé l'humanité.
Sans eux nous serions des esclaves
Privés de toute liberté.
Que leur nom gravé sur la pierre
De ce modeste monument
Remémore à chaque passant
Nos enfants dont la France est fière.

LA LANGUE DES ANCIENS

C'était le patois. Autrefois tout le monde ou à peu près parlait le patois. Tout le monde aussi comprenait le français, langue de l'administration et de la culture, langue écrite.

Là est l'essentiel. Le patois a toujours été parlé, mais jamais écrit. Aujourd'hui où le français a pris toute la place, rares sont les personnes qui parlent le patois tous les jours mais nombreuses celles qui le comprennent. Cela ne suffit pas à le maintenir.

Pour commencer nous avons enregistré quelques histoires, la difficulté commençant, comme toujours, quand il faut les faire entendre par l'écriture. Les sons reproduits ne sont pas destinés à être lus mais prononcés, et les textes déchiffrés à haute voix. Et attention à l'accent tonique ! (-)

I LA GROSSA SARPINT

rapporté par M. Henri Bourget, d'après M. Boutarin.

Quand pringuērou la fermo à Vaunavey, anērou per demenda de renseignaments. Me digueron « la terra son bona, éci sēra pas mô, ma tout ce que liō è la serpin » et le dit que lou boué avé una serpint que dzamé de votre viō n'avè vēgu la pareille. O, diguērou, me connāissé, siou pas pôrou, diguērou, lou vérin ben. Peu, liō dedzô quoque tin que li ērou, jamé n'ai entendu parlā. E peu un dzou, ère beliō vonz'oura dimi, aviou pa de mūntre, mè quand lou pétits sourtian de l'école, ère moun ōūro. Reveniou de travaillā, é arrivāvo, traversāvo lou grand boué. Que là vēiou ! M'arrēstou. Si avia vēgu quo ! dzamé an ren vēgu de paré. Une sarpin grosse oh ! ère plus grosse qu'un tuio de fournō. Una tête coumo... coum'un biau. Saviou pas si tcheiōū ! Ourousamin poguēre mi catsa un pô è faguere dèmi-tour, mè si aviā vegu quo ! Vé, lou boué avian boudzia, qui, coume mon bras, qui, lou mourcé de bois si avia vegu rémua quo ! Arrivāvou a la mésou, la fèmo aviō bouta la zassiēta per mindza. E ben diguère poua gara la miōne, per que aou pas envie de mindza...

TRADUCTION

« Quand je pris la ferme à Vaunavey, j'allai pour demander des renseignements. On me dit : les terres sont bonnes, ici tu ne seras pas mal, mais tout ce qu'il y a c'est le serpent, et de dire que les bois avaient un serpent que de votre vie vous n'avez vu le pareil. O, dis-je, vous me connaissez, je ne suis pas peureux, ai-je dis, on verra bien. Et puis, il y avait déjà quelque temps que j'étais là, jamais je n'en avais entendu parler. Et puis un jour, il était peut-être onze heures et demi, je n'avais pas de montre mais quand les petits sortaient de l'école c'était mon heure, je revenais de travailler et j'arrivais et traversais le grand bois. Et là qu'est-ce que je vois ! Je m'arrête. Si vous aviez vu çà ! Jamais on n'a rien vu de pareil. Un serpent gros, oh plus gros qu'un tuyau de fourneau. Une tête comme... comme un bœuf. je ne savais pas si je tombais ! Heureusement je pus me cacher un peu et faire demi-tour, mais si vous aviez vu çà ! Voyez, les bois avaient bougé, des morceaux comme mon bras, si vous aviez vu remuer çà ! Quand j'arrivais à la maison, la femme avait mis les assiettes pour manger. Eh bien je lui dis, tu peux enlever la mienne, parce que je n'ai pas envie de manger.

II QUITAN LA TANTE NOEMI

Chanson communiquée par Monsieur Barlatier père.

TRADUCTION

I

Pâ maladré ni de vergougne
L'air délura é dégourdi
prou sava faïre ma bisougno
E voulia donc que me siou dit
Lou baloutsou daré l'etsine
E grignotan n'quiniou de pan
Beyan un cô de dju de vigno
Per me douna mè de balan
Et partiguère un djou de vè mi
Quitan mon peïre, quitan ma meïre
partiguère un djou de vè mi
Quitan la tante Noemi

Pas maladroit et sans vergogne
L'air déluré et dégourdi
Je savais faire ma besogne,
Et voilà donc ce que je me suis dit
le baluchon derrière l'échine
Et grignotant un quignon de pain
Buvant un coup de jus de vigne
Pour me donner du ballant.
Et je suis parti un jour de chez moi
Quittant mon père, quittant ma mère
Je suis parti un jour de chez moi
Quittant la tante Noémi

II

Mé lou disiou, ma quete teïre
Lou bonheur devin tchertsa
Per que croupiss' ien la misère
Quant'è pou bien s'en empeïtsa.
Adjou litsè, adjou areïre
Adjou daïou, adjou ratè.
Faudrio ben pas saupre que faïre
Per resta dins un trô parè.
E partiguère un djou de vè mi
Quitan moun peïre, quitan ma meïre
Partiguère un djou de vè mi
Quitan la tante Noemi.

me le disais, sur cette terre
Nous devons chercher le bonheur
Pourquoi croupir dans la misère
Quand on peut bien s'en empêcher.
Adieu bêche, adieu charrue
Adieu faux, adieu rateau.
Il faudrait bien ne pas savoir que faire
Pour rester dans trou pareil.
Et je suis parti un jour de chez moi
Quittant mon père, quittant ma mère,
Je suis parti un jour de chez moi
Quittant la tante Noémi.

III

Arriva peu dedin la ville
Me creïou ess'en paradis,
Aqui se lè font pas de bile
Aqui se lè trouvan d'amis.
D'amis arrivè se n'in faïre
Se le nasague pan partout
E font de liougue per vous plaïre
Tan qu'avè din lou boursicot
E me trouvavo n'avè de vè mi
Devé moun peïre, devé ma mèïre
Me trouvavo n'avè de vè mi
Devè la tante Noémi.

Arrivé puis dedans la ville
Je me suis cru au paradis ;
Là on ne se fait pas de bile,
Là on trouve des amis.
Des amis on arrive à s'en faire,
Il s'en promène un peu partout.
Et ils font tout pour vous plaire
Tant que vous en avez dans le porte-monnaie.
Et je me suis trouvé en avoir de chez moi
De chez mon père, de chez ma mère
Je me suis trouvé en avoir de chez moi
De chez la tante Noémi.

IV

Tou métié que fôgu faïre
Lou é tout fa se meriti,
De peu quo d'escubiere
D'jusqu'à d'arrâpe tchi.

Tous les métiers qu'il a fallu faire
Je les ai faits sans mérite
Depuis celui d'escorbilleur
Jusqu'à celui d'attrape-chiens

Lou vêpre porta la gian doudze
Bien retroussa jusqu'ô djénou
L'oudour n'ere pas délicious
Mé un bon bougre s'arrap'à tout.
Me trouvavo lun de vè mi,
Lun de moun peïre, lun de ma meïre
Me trouvavo lun de vè mi
Lun de la tante Noemi.

M'arrivé z'une défaillance
En aquello countra tin.
Aviou fà z'une counèssince
Bravouno que n'èrou countin.
M'avio proumi quelle couquino
Qu'un biau dzo pouzio m'épousa.
Mè quand me manquè la mouneïe
Foutè lou camp vè n'otre là.
Me trouvavo lun de vè mi
Lun de moun peïre, lun de ma meïre
Me trouvâvo lun de vèni
Lun de la tante Noemi.

Và coume din la ville
La dzen counprènan la vertu.
Ount'è ma campagno tranquillo ?
Ount'è ma mio qu'è perdu ?
Tournaré prendre moun areïre
Moun daïou d'obe moun ratè.
Travaïaré moun péti caïre
Perdounamé gran Dio siou plait
E tournaré veni vè mi
Trouva moun peïre, trouva ma meïre,
E tournaré veni vè mi,
Brassan la tante Noemi.

La nuit je transportais la vidange
Bien retroussé jusqu'au genou
L'odeur n'était pas délicieuse
Mais un bon bougre s'accroche à tout.
Je me suis trouvé loin de chez moi,
Loin de mon père, loin de ma mère,
je me suis trouvé loin de chez moi
Loin de ma tante Noémi.

V

Il m'arriva un gros ennui
Dans ces temps malheureux
J'avais une connaissance
Bien brave dont j'étais content.
Elle m'avait promis, cette coquine
Qu'un beau jour elle pourrait m'épouser
Mais quand la monnaie m'a manqué
Elle a foutu le camp dans un autre endroit.
Je me suis trouvé loin de chez moi
Loin de mon père loin de ma mère
je me suis trouvé loin de chez moi
Loin de la tante Noémi.

VI

Voilà comme dans la ville
Les gens comprennent la vertu.
Où est ma tranquille campagne ?
Où est la mie que j'ai perdue ?
Je reviendra prendre mon araire
Ma faux avec mon rateau.
Je travaillerai mon petit coin.
Pardonne moi, grand Dieu s'il te plaît
Et je reprendrai le chemin de chez moi
Trouver mon père, trouver la mère
Et je reprendrai le chemin de chez moi
Embrasser la tante Noémi.

Si vous nous faites le plaisir de venir à MONTVENDRE retenez ces dates :

Dernier Dimanche d'Avril	FOIRE AUX FLEURS et plants de printemps avec une EXPOSITION.
Dernier Dimanche d'Août	FÊTE DU VILLAGE : Attractions diverses et Bal.
Deuxième Dimanche de Novembre	FOIRE AUX ARBRES et plants d'automne.- Produits locaux. EXPOSITION, CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE et de DESSINS D'ENFANTS.

P lusieurs concerts de musique classique et moderne ainsi que des expositions d'art ont lieu, leurs dates sont indiquées par la presse locale.

SACI PRINT - VALENCE - Tél. 75.44.49.99